Ioana MARCU
(Université de l'Ouest
de Timişoara)

Proximités et ruptures dans la littérature issue de l'immigration maghrébine

Abstract: (*Proximities and 'Incongruity' in the Literature Resulting from Maghreb Immigration*). Since the 1980s, individuals whose presence has long been ignored, the descendants of Maghrebi immigrants, have decided that the time has come to make their voices heard. Their parents, the authentic immigrants, had led a difficult life in silence, in secret. The "intrangers", having experienced precariousness, racism, difficulties in adapting to school, marginalization, stigmatization, the status of "children of immigrants", no longer want to remain silent. They are called at the beginning "beurs writers"; then, when their way of writing and illustrated problems evolve, they are included in the group of "suburban writers" or "writers at all". The descendants of harkis represent a special case: consumed by a dramatic choice, but assumed by their fathers and by the label «traitor» which goes with it, they become visible on the French literary scene only from the 2000s. This destiny which is at the same time assimilable and different from the authors of the second generation, the distinct spaces of which they claim (suburbs vs. transit camp) and their identi-language (language of the cities vs. quasi-conventional French) transformed into a literary language, these are only a few elements that explain the proximities and ruptures of a corpus born at the «periphery» of French literature. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) by Mehdi Charef, *Boumkœur* (1999) by Rachid Djaidani, *Mon père, ce harki* (2003) by Dalila Kerchouche and *Ma part de Gaulois* (2016) by Magyd Cherfi will help us to illustrate this fragmentarism of the Maghreb immigration literature.

Keywords: *beur*, *suburbs*, *harki*, *proximities*, *ruptures*

Résumé : À partir des années 1980, des individus dont on a longtemps voulu ignorer la présence – les descendants des immigrés maghrébins – décident que le temps est venu de faire entendre leurs voix. Leurs parents, les immigrés authentiques, avaient mené une existence difficile en silence, en cachette. Les « intrangers », quant à eux, ayant connu la précarité, le racisme, les difficultés d'adaptation à l'école, la marginalisation, la stigmatisation, le statut d'« enfants d'immigrés », ne veulent plus se taire. On les appelle au début « écrivains beurs » ; ensuite, lorsque leur manière d'écrire et les problématiques illustrées évoluent, on les insère dans le groupe des écrivains « de banlieue » ou « écrivains tout court ». Les descendants de harkis représentent un cas particulier : rongés par un choix dramatique, mais assumé de leurs pères et par l'étiquette « traître » qui va avec, ils deviennent visibles sur la scène littéraire française uniquement à partir des années 2000. Ce destin à la fois assimilable et différent des auteurs de la deuxième génération, les espaces distincts dont ils se réclament (banlieue vs. camp de transit) et leur identi-langue (langue des cités vs. français quasi conventionnel) transformée en langue littéraire, voilà seulement quelques éléments qui expliquent les *proximités* et *ruptures* d'un corpus né à la « périphérie » de la littérature française. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) de Mehdi Charef, *Boumkœur* (1999) de Rachid Djaidani, *Mon père, ce harki* (2003) de Dalila Kerchouche et *Ma part de Gaulois* (2016) de Magyd Cherfi nous aideront à illustrer ce fragmentarisme de la littérature issue de l'immigration maghrébine.

Mots-clés: *beur*, *banlieue*, *harki*, *proximités*, *ruptures*

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

Au premier abord, le corpus littéraire issu de l'immigration maghrébine paraît homogène. Il est le produit d'un nombre assez important d'auteurs nés dans des familles d'immigrés qui, un jour, décident que le temps est venu de prendre la parole et de dire la détresse de toute une communauté, de toute une génération. Mais, un regard plus approfondi sur cette littérature, hors norme, nous dévoile des *proximités* et des *ruptures* d'un côté entre les deux divisions de cet ensemble littéraire, à savoir la littérature issue de l'immigration « économique » et la littérature issue de l'immigration « politique »[1]; de l'autre côté entre les différentes vagues de la littérature issue de l'immigration « économique », à savoir « littérature beur » / « de la banlieue » / « littérature tout court ».

Dans notre contribution, nous nous proposons d'interroger ces *proximités* et ces *contradictions* (qui font d'ailleurs la richesse de cette littérature appréciée par certains, critiquée par d'autres) à partir d'un corpus représentatif, constitué d'œuvres littéraires qui, à l'époque de leur parution, ont joué un rôle important dans l'évolution de la littérature des intrangers – *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*[2] (1983) de Mehdi Charef, *Boumkœur*[3] (1999) de Rachid Djaidani, *Mon père, ce harki*[4] (2003) de Dalila Kerchouche et *Ma part de Gaulois*[5] (2016) de Magyd Cherfi. D'abord, nous présenterons d'une part les éléments particuliers et communs de la littérature issue de l'immigration « économique » vs. littérature des descendants de harkis et, d'autre part, les caractéristiques communes et distinctes de la littérature « beur » et de la « littérature de banlieue ». Ensuite, nous appliquerons le résultat de ces observations sur les œuvres littéraires de notre corpus.

Déracinement – legs (« silencieux et pesant »[6]) – littérature

À partir de la fin du XIX[e] siècle, la France devient un pays d'immigration. Au début, elle reçoit des individus issus des pays voisins (Italie, Espagne, Belgique, Suisse, Portugal) qui arrivent dans l'Hexagone à la recherche d'un employ ; les Italiens, par exemple, représentent à cette époque-là une main d'œuvre moins chère ; les Espagnols travaillent dans l'agriculture ou dans les services domestiques. Mais, différents contextes politiques (le fascisme en Italie, la « Retirada » en Espagne, le coup d'état au Portugal, la Seconde Guerre Mondiale) transforment cette émigration économique en

[1] Le noyau commun de ces deux corpus est certainement le mouvement migratoire des parents et l'héritage empoisonné qu'ils transmettent aux enfants – le statut d'(éternels) immigrés ; en revanche, l'écart est représenté par la motivation de l'immigration, l'accueil en France de la première génération d'immigrés et l'endroit où ils sont « enfermés » (voir cachés) par les autorités.

2 Dorénavant désigné à l'aide du sigle (THAA), suivi du numéro de la page.

3 Dorénavant désigné à l'aide du sigle (B), suivi du numéro de la page.

4 Dorénavant désigné à l'aide du sigle (PH), suivi du numéro de la page.

5 Dorénavant désigné à l'aide du sigle (MPG), suivi du numéro de la page.

[6] Voir Séloua El-Khattabi, *Exils, langues et générations : psychopathologie des inventions subjectives. Pour une clinique du lien social contemporain*, thèse de doctorat, Université Rennes 2, 2012, p. 186.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

une émigration politique ; des intellectuels, des artistes ou tout simplement des gens ordinaires fuient leurs pays pour s'établir en France où ils participent au développement du pays, à sa vie culturelle et politique.

Ce schéma « immigration économique et/ou immigration politique » se reproduit dans le cas des personnes issues de l'Afrique du Nord, qui, contrairement aux immigrés originaires des pays européens, ont droit à un accueil plutôt défavorable, voire hostile. Si « après sa conquête en 1830, l'Algérie devient une terre… d'accueil pour des centaines de milliers d'Européens »[1], vers la fin du XIXe siècle elle commence à perdre peu à peu une partie de sa propre population; des hommes (notamment kabyles) se voient obligés de quitter le pays à cause de la pauvreté et de partir à la recherche d'un emploi afin de subvenir aux besoins de leurs familles restées au bled[2]. Jeunes, célibataires, ces individus, qui ont choisi la France comme terre d'immigration, n'y restent pas pour longtemps ; après quelques mois, ils retournent chez eux, et d'autres personnes viennent les remplacer dans l'Hexagone. Le mouvement migratoire connaît pourtant des hauts et des bas. Interrompu pendant la Seconde Guerre Mondiale (Pascal Priestley, *ibid.*), il reprend pendant la Guerre d'Algérie et notamment après les Indépendances, les Maghrébins devenant « après les Espagnols et les Portugais les figures emblématiques de l'immigré, souvent logé dans des foyers ouvriers »3. Malgré le rêve inaltérable du retour définitif au bled, les immigrés font venir leurs familles en Hexagone où vont naître les « enfants de France »[4]. Ces familles sont installées à la périphérie des grandes villes, dans des « bidonvilles », « subissant [ainsi] une double marginalité, ethnique et spatiale »[5]. « Insalubre[s] », « dangereux pour la santé de ceux qui habitent », ces « taudis » « marque[nt] négativement »[6] les immigrés maghrébins et leurs descendants[7]. Lors de la crise des logements des années 1960, l'État français décide de construire de grands ensembles afin d'y loger les familles aux revenus modestes, en particulier les familles d'immigrés. C'est notamment ici que vont se faire remarquer ceux que l'on apparente communément à la « deuxième génération » d'immigrés. C'est à partir de cet espace stigmatisant, lieu « d'exclusion » et « de

[1] Pascal Priestley, « La France, une suite de vagues migratoires », 10 septembre 2015 [En ligne]. 2015. URL: https://information.tv5monde.com/info/la-france-une-suite-de-vagues-migratoires-52917

[2] Ajoutons que, pendant la première guerre mondiale, ces individus « français » sont recrutés par l'Armée française : « La Grande guerre, une fois encore, bouleverse la donne. 100 000 travailleurs algériens sont recrutés de 1914 à 1918 et 175 000 soldats coloniaux maghrébins. Beaucoup ne reviendront pas et c'est en hommage aux 70 000 morts musulmans pour la France qu'est mise en chantier, en 1920, la Mosquée de Paris. La majorité des survivants sont renvoyés alors chez eux. Une partie reste. » (Pascal Priestley, *ibid.*)

[3] Pascal Priestley, *ibid.*

[4] Abdelmalek Sayad, « Les enfants illégitimes », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, janvier, « Le pouvoir des mots »,1979, p. 68.

[5] Yvan Gastaut, « Les bidonvilles, lieux d'exclusion et de marginalité en France durant les trente glorieuses », in *Cahiers de la Méditerranée*, nº 69, 2004 [En ligne].
URL: https://journals.openedition.org/cdlm/829

[6] Yvan Gastaut, *ibid.*

[7] Dans son roman *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*, Mehdi Charef dépeint justement la vie dans un tel endroit inhospitalier – le bidonville de Nanterre dans les années 1960 et 1970.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

marginalité »[1], scène de plusieurs violences policières envers des jeunes issus de l'immigration maghrébine[2], que va naître en 1983 La Marche pour l'égalité et contre le racisme, généralement appelée La Marche des Beurs ; cet « événement historique » et « fondateur »[3] marque d'ailleurs « l'apparition des enfants d'immigrés postcoloniaux dans l'espace public français »[4]. C'est également de cet espace qu'à partir de 1983 des individus « étrangers du dedans » vont pénétrer sur la scène littéraire française; Français « d'origine étrangère », nés dans un non-lieu, les écrivains beurs prennent la parole pour dire tout le mal-être de leurs parents – la première génération d'immigrés, condamnée au silence et à l'obscurité –, de leurs proches, pour dire aussi leur propre souffrance déterminée par leur existence « entre-les-deux », ni pleinement « Français », ni totalement « Maghrébins », des personnes à une identité floue, à la recherche d'une place convenable dans la société française et, souvent, dans leur propre communauté. Ces auteurs racontent aussi un espace qui leur appartient de plein droit – la banlieue (intra ou extra muros) –, qu'ils connaissent en profondeur, qu'ils parcourent dans tous les sens ; ils en font un « point focal »[5] de leurs œuvres littéraires, voire un personnage à part entière. « Écrivains auteurs de leurs villes »[6], ils rendent compte dans

[1] Yvan Gastaut, *ibid.*

[2] Selon Abdellali Hajjat, « les origines de la Marche doivent être situées dans les événements des Minguettes de l'été 1981 et de mars-avril 1983. Cette ZUP […] emblématique de la banlieue lyonnaise constitue un véritable laboratoire où les relations entre la classe ouvrière stabilisée (ouvriers professionnels et employés) et la classe ouvrière précarisée (ouvriers spécialisés et jeunes chômeurs) se détériorent progressivement durant les années 1970. Dans un contexte de crise économique et de montée du chômage des jeunes, l'exacerbation des tensions sociales est le résultat d'un processus social complexe lié aux modalités de peuplement des immeubles, au phénomène de mobilité résidentielle, à la politique discriminatoire d'attribution des logements sociaux, à la logique de ségrégation sociale et ethnique et à la crise d'encadrement de la jeunesse ouvrière. […] Durant l'été 1981, des centaines de jeunes défient la police et participent à une rébellion urbaine devenue le symbole de la "crise des banlieues". Le 21 mars, une deuxième rébellion rassemble des centaines d'habitants du quartier Monmousseau, jeunes et mères de famille, pour dénoncer les déviances policières violentes » (« Retour sur la *Marche pour l'égalité et contre le racisme* », in *Hommes & migrations*, nº 1304, 2013, 152).

[3] Mogniss H. Abdallah, « La Marche pour l'égalité et contre le racisme, un événement historique ou un coup médiatique? », in *Hommes & migrations*, nº 1304, 2013, p. 162.

[4] Abdellali Hajjat, *ibid.*, p. 151. On y retrouve tout une « galerie de personnalités aux trajectoires variées et parfois sinusoïdales qui ont fait et continuent, pour certains, d'écrire cette histoire : Djamel Attalah, Mogniss Abdallah, Farida Belghoul, Djida Tazdaït, Kaïssa Titous, Malek Boutih, Loubna Méliane, Mohamed Mechmache, Faouzi Lamdaoui, Alima Boumediene-Thiery ou des plus jeunes dans la carrière comme Wahiba Zedouti (élue municipale à Saint-Ouen), Kamel Hamza (conseiller municipal à La Courneuve), Nassurdine Haidari (maire adjoint de Marseille) et bien d'autres » (Mustapha Harzoune, « La longue marche des Beurs pour l'égalité », compte-rendu [En ligne]. s.d. URL: https://www.histoire-immigration.fr/la-longue-marche-des-beurs-pour-l-egalite). Farida Belghoul se remarque non seulement sur le plan associatif, mais également sur le plan littéraire; elle publie en 1986 le roman *Georgette*, considéré le chef-d'œuvre de la littérature beur.

[5] Christina Horvath, *Le roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2017 [En ligne]. URL: https://books.openedition.org/psn/2038?lang=fr

[6] Syntagme emprunté à Juliette Vion-Dury (dir.), *L'écrivain auteur de sa ville*, Limoges, Presses Universitaire Limoges, 2001.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

leurs productions romanesques « du spectacle de la (*beur*)ville, des parcours (sub)urbains et des pluri-chocs qui en découlent le plus souvent »[1].

À la différence des individus maghrébins ayant choisi de quitter leur bled pour des raisons économiques et de s'installer (plus ou moins durablement) en France, les harkis, anciens supplétifs de l'armée française pendant la Guerre d'Algérie, gagnent l'Hexagone afin de se mettre à l'abri et de commencer une nouvelle vie. Ayant choisi pour différentes raisons de combattre aux côtés de la France pendant la guerre d'indépendance (manque d'argent, amour pour la France, raisons plus intimes, etc.), ils sont en danger dans leur propre pays après la signature des Accords d'Évian (18 mars 1962). Considérés comme des « traîtres », ils sont pourchassés par l'Armée de Libération nationale (le bras armé du Front de Libération nationale) et même par leurs compatriotes. Ils doivent donc fuir, se réfugier en France. Mais, les autorités françaises leur tournent le dos et abandonnent en Algérie un nombre important d'anciens supplétifs. Selon André Larané, « 93 000 [harkis] ont pu gagner la France. Mais on estime que 50 000 autres, [empêchés] de partir, ont payé de leur vie leur engagement au côté de l'ancienne puissance coloniale, victimes de vengeances locales ou d'une justice expéditive. Les autres ont pu se réinsérer vaille que vaille dans l'Algérie indépendante »[2]. Ceux qui parviennent à s'échapper d'abord à l'aide des cadres français « désobéissant aux ordres reçus [et] facilit[ant] le transfert de leurs anciens subordonnés vers la métropole »[3] et, par la suite, grâce à la décision du gouvernement français d'« ordonne[r] à la mi-juin l'évacuation dans l'urgence de dizaines de milliers d'ex-supplétifs et de leurs familles »[4], ne se trouvent qu'au début d'un long chemin fait d'injustice, d'humiliation, de souffrance, de silence. Si les immigrés économiques avaient été plus au moins « acceptés » par la société française car ils œuvraient à la reconstruction et au développement du pays et qu'ils eussent été installés à la périphérie des grandes villes (c'est vrai, dans des logements insalubres) sans être privés de la liberté de mouvement, les harkis sont enfermés dans des camps de transit qu'ils quittent uniquement pour être transférés dans un autre endroit ou pour aller accomplir les travaux les plus durs. Bourg-Lastic, Rivesaltes, Bagnols-les-Bains, Rousillon-en Morvan, Bias, etc., voilà quelques exemples de ces « immenses prisons » (PH, 136) où l'on a entassé ces individus que la France ne voulait pas, « isolés de la population française et privés de droits […], cantonnés derrières les grillages et installés dans des baraques insalubres […], lutt[ant] contre le froid, la faim, l'enfermement, la peur des représailles du FLN, la folie qui les guette, l'assimilation forcée, le harcèlement moral

[1] Ioana Marcu, « Les (faux) parcours et les (vrais) pluri-chocs dans le roman urbain "intranger" », in Christina Horvath et Louis Hervé Ngafomo (dir.), *Urbatextualité et identité(s) dans les littératures française et francophone des XXe XXIe siècles*, Montréal, éds. Hashtag, 2020 (à paraître).

[2] André Larané, « Guerre d'Algérie. Le drame harki », 2018 [En ligne].
URL: https://www.herodote.net/Guerre_d_algerie-synthese-2151.php. Les chiffres avancés diffèrent cependant d'un chercheur à un autre. On estime en général que le nombre des harkis restés au bled, victimes de représailles meurtrières, est d'environ 55.000 et 80.000 personnes.

[3] Frédéric Médard, « Harkis: entre mémoire et oubli », in *Inflexions*, vol. I, n° 34, 2017, p. 141.

[4] Frédéric Médard, *ibid.*, p. 141.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

des chefs de camp » (PH, 15). Les conditions de vie y sont inhumaines. C'est ici que va voir le jour la génération des descendants de harkis. Ces personnes « né[es] dans le défaut »[1] ont du mal à accepter cette identité *harkie* qui rime, pour certains, avec « trahison », d'où un silence plus long que celui des individus issus des familles d'immigrés « économiques ». Dalila Kerchouche, journaliste et écrivaine, née en 1973 dans un camp de harkis du Sud-Ouest de la France, explique dans son roman-témoignage *Mon père, ce harki*:

> J'ai longtemps cru que mon père était un traître. Harki, pour moi, valait la pire des infamies. Adolescente, je le lui ai souvent reproché […] avec une violence verbale qui me fait mal aujourd'hui. Il me regardait tristement, en hochant la tête, sans répondre, sans me contredire. Pourquoi ne réagissait-il pas ? Quelle histoire a fait de mon père cet homme soumis et résigné, incapable de se défendre ? À l'école, mes copines, des filles d'immigrés, se pavanaient devant moi, si fières de leurs pères moudjaidin (combattant du FLN) que je mourais de honte de parler du mien. (PH, 24).

Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1980 et du début des années 1990 que les descendants de harkis deviennent visibles par des prises de paroles ou par la création des associations. Une bonne dizaine d'années plus tard, en 2003, sont publiées les premières œuvres fictionnelles écrites par des enfants des anciens supplétifs algériens. Pour Dalila Kerchouche (*Mon père, ce harki*), Fatima Besnaci-Lancou (*Fille de harki*) ou Hadjila Kemoum (*Mohand, ce harki*)[2], l'écriture acquiert des valeurs symboliques ; elle légitime la réhabilitation d'un « lieu du hors-lieu »[3] – le camp de transit –, d'un être accablé par le deuil – le père ; elle permet également de faire « surgir [d]es voix des disparus, [d]es mémoires des corps, [d]es non-dits »[4]. Ces écrivaines, qui ont réussi à un certain moment à quitter les camps de transit[5], reviennent dans leurs œuvres littéraires sur ces non-lieux où elles ont passé leur enfance et leur adolescence. Elles y retracent le parcours épuisant de leurs familles, de leurs proches, de tout un groupe d'individus privés de droits, qui ont fui une calamité seulement pour être confrontés à une autre adversité. Elles y dévoilent le trauma de leurs pères silencieux, préoccupés de ne pas transmettre aux enfants un passé violent. Selon Saloua El-Khattabi, « le lieu de l'écriture devient alors un cimetière où le Nom du Père puisse s'écrire en toutes lettres et accueillir le recueillement des

[1] Martine Hovanessian, *Traversées de lieux exilés : recoudre les fragments*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris-Diderot-Paris VII, 2009, p. 22.
[2] On pourrait ajouter Zahia Rahmani, née en Algérie en 1962 et arrivée en France en 1967 dont le père harki a passé cinq ans dans des camps en Algérie avant de s'évader et de partir pour la France.
[3] Martine Hovanessian, *ibid.*, p. 24.
[4] Idem, *ibid*.
[5] Dalila Kerchouche est née en 1973 dans le camp de Bias, « le camp de harkis le plus terrible en France » (PH, 129), qu'elle quitte avec sa famille une année plus tard. Née en 1954 en Algérie, Fatima Besnaci-Lancou arrive en France en 1962 et passe quinze ans dans des camps de transit (Rivesaltes, Bourg-Lastic, Mouans-Sartoux).

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

descendants »[1]. Kerchouche, Besnaci-Lancou et Kemoum donnent également la parole aux descendants de harkis, ces « victime[s] par transmission »[2] qui sont parfois dans « l'impossibilité de se représenter la condition de relégation de leur famille, puisque son lieu de référence n'existe plus nulle part et ne s'inscrit pas comme ayant jamais existé dans ce monde-ci où, eux, sont pourtant nés »[3].

Émanant d'un même triptyque « déplacement-déracinement-legs accablant et constitutif – non-lieu » et représentant des prises de parole d'un groupe d'individus marginalisés et stigmatisés, condamnés au silence et à l'invisibilité, les deux manifestations de la littérature de la deuxième génération – la littérature issue de l'immigration maghrébine « économique » et la littérature des descendants de harkis – se démarquent donc par l'espace qu'elles mettent à l'honneur (la cité vs. le camp de transit), par les personnages auxquels elles donnent la parole (immigrés, jeunes de banlieue, caïds des cités, jeunes filles révoltées vs. familles écrasées par un choix assumé, hommes et femmes humiliés, enfants étouffés par la haine ressentie contre leur père-traître, enfants en mesure de pardonner à leur père une vie faite de blessures), par les problématiques évoquées (racisme, chômage, statut de la femme dans la famille patriarcale, échec scolaire, aliénation de l'espace urbain vs. guerre, atrocités, humiliations, pauvreté, enfermement, isolation, perte des libertés, silence), par la langue d'écriture (langue « oralisée », « déguisée », « épicée »[4], de la rue vs. registre courant qui porte parfois les marques des origines étrangères des personnages).

Si les œuvres littéraires des écrivains d'origine harkie se caractérisent par une grande homogénéité (ce qui n'étonne pas vu le nombre réduit de publications parues à partir de 2003), le corpus produit par les auteurs issus des familles d'immigrés est multiforme (ce qui s'explique par le nombre plus important de textes publiés à partir de 1983). On y décèle donc trois découpages qui se succèdent chronologiquement : le corpus beur – le corpus dit « de banlieue » – le corpus « de l'âge adulte ». *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, roman « semi-autobiographique »[5] de Mehdi Charef, publié en 1983 aux éditions Mercure de France, signe la naissance de la littérature beur qui se veut « une littérature de contestation et de contrition »[6]. Selon Mustapha Harzoune, les premiers romans publiés par des jeunes issus de l'immigration maghrébine

> […] rapportent des trajectoires et des quotidiens bien singuliers, disent la fidélité aux aînés, se rattachent à un pays autre et affirment une présence au sein d'une société qui se surprend à découvrir qu'elle a elle-même enfanté, il y a vingt-cinq ou trente ans, des

[1] Séloua El-Khattabi, *Exils, langues et générations…*, *op. cit.*, p. 189.
[2] Idem, *ibid.*, p. 168.
[3] Idem, *ibid.*, p. 189.
[4] Voir Ioana Puțan, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*. Thèse de doctorat, Université Paris 8, 2014.
[5] Voir Subha Xavier, « Mehdi Charef and the Politics of French Immigration », in *The French Review*, Vol. 84, nº 2 (December 2010), p. 328.
[6] Mustapha Harzoune, « Littérature: les chausse-trapes de l'intégration », in *Hommes & Migrations*, nº 1231, 2001, p. 16.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

> « bâtards » […]. Pour la plupart, les jeunes romanciers tirent l'oreille de cette société oublieuse et ingrate, lui disent : « Vois ! vois ! ce que tu as fait ! Quel mépris pour des hommes et des femmes, nos pères et nos mères qui ont sacrifié leur jeunesse pour toi ! » Mais, dans le même temps, […] [ils] susurrent à cette même oreille un : « Vois! vois! comme nous sommes intégrés », comme pour en demander bénédiction et confirmation[1].

À partir de la fin des années 1990, une nouvelle vague d'écrivains issus de l'immigration maghrébine jaillit sur la scène littéraire française. « Nouvelles voix » signifie « évolution » et « rupture »[2]. Ces auteurs ne mettent plus en avant leur attachement à une communauté, mais à un espace – la banlieue. Harzoune explique ainsi cet abandon d'une posture pour une nouvelle « profession de foi » :

> [Ils] entendent inscrire leur travail dans l'universel, en dehors de tout déterminisme. Point d'appartenance ici, ou alors mesurée, comptée, distanciée. Nul porte-parole non plus. Ils déchirent les images stéréotypées qui […] voudraient les présenter comme les enfants honteux d'une migration honteuse. Ce n'est pas comme « produit » de la migration qu'ils entendent voir aborder leurs livres mais selon les critères communs au commun des écrivains. […] Ces auteurs, bousculant les clichés, traduisent par des mots leur singularité, mais aussi l'universalité de leur existence […]. Dégagés du souci de paraître intégrés, ils peuvent se dire intégralement, libérer leur veine créatrice et poétique, donner libre cours à leur imaginaire et montrer que leurs émotions, leurs souffrances comme leurs joies, n'ont rien de prosaïques ou de vaguement exotiques[3].

Les écrivains s'indignent de plus en plus contre l'emploi de l'étiquette « beur » à propos de leur identité et de leurs créations littéraires. À leurs yeux, continuer à parler de la « littérature beur » représente une mise à l'écart volontaire d'un ensemble littéraire hors normes, contre-canonique ; cela représente également une manière de confier les écrivains et leurs productions romanesques « à un espace social bien précis, à savoir *la banlieue* » (espace géographique et « *banlieue littéraire* », synonyme de « litté-rature »)[4]. Le (pseudo)manifeste « Qui fait la France », publié en 2007 par un collectif réunissant plusieurs artistes issus pour la plupart de la banlieue, certains d'entre eux ayant des origines étrangères (maghrébine et africaine), ne fait que réaffirmer le credo de cette nouvelle vague d'écrivains « étrangers du dedans » ; leur objectif est sans aucun doute de déplacer l'éclairage simplement sociologique, négligeant toute qualité littéraire et esthétique, auquel s'adonne la critique et le public, vers une perspective plus appropriée, capable de discerner l'originalité des écrivains, leur travail stylistique et littéraire dont le couronnement est un corpus étonnant. Le roman *Boumkœur* de Rachid Djaidani, paru en 1999, illustre cette évolution de la littérature issue de l'immigration magrébine. Ce n'est plus autour des origines

[1] Idem, *ibid.*, p. 17.
[2] Idem, *ibid.*, p. 19.
[3] Idem, *ibid*.
[4] Ioana Marcu, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans les littératures des « intranger.e.s »*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 93.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

étrangères de Yaz que Djaidani construit son texte; ce qui importe à présent, c'est un espace – la banlieue – et le rapport personnages vs. espace périphérique enfermant. D'ailleurs, à partir de ce roman, la banlieue acquiert une telle importance dans les productions littéraires des « intrangers » qu'elle devient un personnage inanimé clé.

La fin des années 2000[1] semble confirmer l'affirmation de Anne-Marie Obajtek-Kirkwood: « n'en déplaise aux esprits chagrins, [la littérature de la deuxième génération] se porte bien ! »[2]. Les écrits de Kaoutar Harchi confirment une nouvelle rupture dans l'évolution de la littérature issue de l'immigration maghrébine. *Zone cinglée* (2009), *L'Ampleur du saccage* (2011) et *À l'origine notre père obscur* (2014) sont très bien accueillis par la critique: « L'écriture [du roman *L'Ampleur du saccage*] est dense et sombre, hantée par un drame originel. Le récit coule, implacable et sans concessions. On pense parfois à Tassadit Imache […]. Ce deuxième roman de Kaoutar Harchi est une réussite. Une heureuse surprise de cette rentrée littéraire »[3] ; « *À l'origine notre père obscur* réintroduit le lecteur dans l'univers romanesque de cette auteure qui affirme et confirme son originalité »[4]. À partir de ce moment, le corpus intranger acquiert justement une meilleure touche d'originalité puisque les auteurs osent davantage disloquer l'action de leurs romans, l'inscrire dans d'autres espaces que la banlieue, se consacrer à des problématiques plus intrigantes (sexe, homosexualité, fantastique, etc.), s'exprimer dans une langue plus soignée sans pour autant renier leurs origines, etc. Dans le roman Un homme, ça ne pleure pas (2014) de Faïza Guène, par exemple, l'action ne se déroule plus dans un quartier malfamé de la banlieue parisienne (comme dans le cas de ses œuvres précédentes – Kiffe kiffe demain, 2004; Du rêve pour les oufs, 2006 ; Les gens du Balto, 2008) ; elle se déploie d'un côté, à Nice, dans un quartier pavillonnaire, et à Paris, notamment dans des quartiers plus aisés. En outre, Guène donne la parole cette fois-ci à un narrateur homme. Ce roman de l'âge adulte est lui aussi bien accueilli par la critique ce qui confirme ce renouvellement tant attendu de la littérature issue de l'immigration maghrébine. Mustapha Harzoune, dans sa chronique du roman de Faïza Guène, met en évidence le « travail » de l'auteure, travail privilégié ces dernières années par tous les écrivains « de la deuxième génération » qui mettent en cause toute étiquette réductrice et qui affirment tout haut produire de la « littérature tout court » :

> Il faut se méfier de l'apparente facilité de ce texte aux dialogues nombreux et pertinents. Il y a fort à parier qu'au-delà du talent de l'auteure – qui évolue, se densifie, s'élargit –, de l'acuité du regard qu'elle pose sur le monde et ses contemporains, il y a beaucoup de travail et pas mal de suite dans les idées. Travail sur la langue d'abord :

[1]Cette datation est déterminée par nos propres lectures et nos appréciations.
[2]Anne-Marie Obajtek-Kirkwood, « Les écrivains beurs des années quatre-vingts et leur témoignage » [En ligne]. 2008 URL: http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/recherche/anne_obajtek.htm.
[3]Mustapha Harzoune, « L'Ampleur du saccage », compte-rendu [En ligne]. 2011.
URL: https://www.histoire-immigration.fr/l-ampleur-du-saccage.
[4]Mustapha Harzoune, « A l'origine notre père obscur », compte-rendu [En ligne]. 2014.
URL: https://www.histoire-immigration.fr/l-origine-notre-pere-obscur.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

> distance, dérision, humour, fausse légèreté. La langue, plus maîtrisée, soignée, conserve ce qu'il faut de « modernité » langagière : expressions arabes, verlan, mode scénario… Travail aussi sur la palette des personnages qui traduisent la volonté de ne pas enfermer le monde – la France métisse – dans un axiome unique et simplificateur. L'épaisseur des traits sert à souligner les ambivalences, les incertitudes, mouvements, dérives des uns et des autres[1].

La qualité esthétique et littéraire des œuvres publiées ces dernières années a été confirmée par leur écho dans le monde des lettres. Kaoutar Harchi reçoit en 2011 le Prix de la Société des Gens de Lettres – Prix Thyde Monnier 2011 pour *L'Ampleur du saccage*[2]. Le roman *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi, l'ancien parolier du Groupe Zebda, paru en 2016, a été retenu dans la première sélection du prestigieux Prix Goncourt et dans la deuxième sélection du Prix Goncourt des lycéens. Pour des œuvres littéraires produites par des auteurs issus de la *marge*, que certains ont du mal à intégrer dans la littérature française, être primé ou avoir retenu l'attention d'un jury littéraire représente un véritable exploit, une reconnaissance de leur légitimité[3].

Les romans de notre corpus illustrent parfaitement cette évolution (in)attendue, faite de proximités et de ruptures, de la littérature issue de l'immigration maghrébine. La représentation du non-lieu et la langue d'écriture, voilà deux *ingrédients* investis par Mehdi Charef, Rachid Djaidani, Hadjila Kemoum et Magyd Cherfi d'une manière singulière.

Non-lieu

Les représentants de la littérature issue de l'immigration maghrébine se réclament (quasiment) tous des *non-lieux* « inconsistants, des lieux-absence, où les véritables liens sociaux sont quasiment inexistants, où l'idée de rapprochement, de rassemblement est illusoire, d'où les habitants-prisonniers rêvent, souvent en vain, de s'évader »[4].

[1] Mustapha Harzoune, « Faïza Guène, *Un homme, ça ne pleure pas* », compte-rendu, in *Hommes & migrations*, nº 1306, 2014, p. 120.
[2] Harchi se remarque également comme essayiste. Son ouvrage *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*, publié en 2016, a été retenu dans la deuxième sélection du Prix Médicis.
[3] Malgré son statut différent – issue d'une famille mixte (père harki, mère française) –, il nous semble important de citer aussi Alice Zeniter dont les romans publiés depuis 2003 ont reçu plusieurs prix littéraires importants: *Jusque dans nos bras* (2010) – Prix littéraire de la Porte Dorée; *Juste avant l'oubli* (2015) – Prix Renaudot des lycéens; *L'Art de perdre* (2017) – Prix Goncourt des lycéens, Prix Liste Goncourt: le choix espagnol, Prix Liste Goncourt: le choix polonais, Prix Liste Goncourt: le choix belge, Prix Liste Goncourt: le choix suisse, Finaliste du Prix Goncourt.
[4] Ioana Marcu, « Des "non-lieux" aux "lieux de mémoire" dans la littérature issue des immigrations », in *Annales de l'Université de Craiova. Série Sciences philologiques – Langues et littératures romanes*, Année XXIII, nº 1, 2020 (à paraître).

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

D'abord, il s'agit de la banlieue. « Arène complexe, Marâtre famélique et cruelle […], *No man's land* indéfini, frontière a-territoriale »[1], ce territoire « d'outre merde » (Rouane 2006, 317) jouit d'une attention particulière de la part des écrivains de la deuxième génération. Mehdi Charef inscrit l'intrigue de son roman *Le thé au harem d'Archi Ahmed* dans la banlieue parisienne. Lors de leur arrivée en France-terre (com)promise, les immigrés de la première génération ont été entassés dans des « quartiers » à la périphérie des grandes villes où pauvreté, ordures, grisaille, dégradations, violences, sont les mots d'ordre. C'est dans un tel endroit que subsiste Madjid ; après avoir raté sa scolarisation (chose tout à fait banale dans un « microcosme dolent où la violence dévore la dignité et l'espoir »[2]), le protagoniste passe son temps en compagnie de son copain, Pat, oscillant entre inertie et action illégitime, las de combattre un destin tracé à l'avance (être banlieusard), de ne pas pouvoir s'en sortir. Dans la Cité des Fleurs où ils étouffent jour après jour, il n'y a que « du béton, des bagnoles en long, en large, en travers, de l'urine et des crottes de chien. Des bâtiments hauts, longs, sans cœur ni âme. Sans joie ni rires, que des plaintes, que du malheur. […]. Et sur les murs de béton, des graffiti, des slogans, des appels de détresse, des S.O.S en forme de poing levé » (THAA, 24-25). Madjid et Pat ne s'identifient pas à ce non-lieu; ils semblent subir silencieusement la « ghettoïsation » à laquelle la France a condamné tout un groupe d'individus. Chez Djaidani, on retrouve le même décor cauchemardesque: « Le porche est complètement abîmé, abandonné. Les soins quotidiens du gardien ne le lustrent plus, celui-ci a démissionné. Les poubelles percées, la pisse et le sang se déchargent ici comme des champignons. Un porc ne pourrait pas vivre là sans avoir à craindre de gober un mauvais microbe. » (B, 20). L'auteur y ajoute la sensation d'enfermement qui ne fait que contribuer encore plus à la détresse des occupants du quartier. Yaz, le protagoniste du roman *Boumkœur*, a l'impression de vivre dans une prison aux murs invisibles. Le titre du récit préfigure d'ailleurs cet enfermement nocif, comme le remarque Ioana Marcu:

> « Boumkoeur » annonce une réclusion de tout l'espace périphérique, une fuite impossible, un destin à jamais tranché. Dans le langage argotique, « boum » signifie « forte croissance, forte augmentation ; augmentation statistique » ; le titre du roman de Djaidani suggérerait donc une amplification évidente de l'isolement auquel la société condamne les toxi-cités. « Boumkoeur », c'est aussi la « chute », l'agonie, d'un territoire qui aurait dû représenter le « cœur », l'espace vital pour tous ses résidents[3].

Malgré cet enferment, Yaz et Grézi s'identifient à « leur » banlieue qu'ils veulent mettre à l'honneur dans le livre qu'ils projettent écrire. On retrouve une même

[1] Claudia Mansueto, « Entre fiction cinématographique et engagement littéraire: la banlieue parisienne se raconte », in Anita Staroń, Sebastian Zacharow (dir.), *Être en minorité, être minorité*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2017, p. 187.
[2] Claudia Mansueto, *ibid.*, p. 189.
[3] Ioana Marcu, « La littérature issue de l'immigration maghrébine entre *contre-canon* et *canon* littéraire », in Valy Ceia (dir.), *Quaestiones Romanicae*, Szeged, Jatepress 2018, p. 387.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

identification spatiale dans le roman *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi: « J'aimais dégommer les mecs de *ma* cité qui me le rendaient bien […]. On me sollicitait de partout pour un petit bonheur pépère. J'étais dans *ma* cité comme un magicien des mots et m'en léchais la plume » (PG, 9; nous soulignons). Mais, cette fois, l'identification à la banlieue n'est qu'apparente. Magyd, le protagoniste du roman, n'a rien en commun avec les autres jeunes de la cité, avec les *grands* qui y font la loi. Le diplôme de bac en poche, il parvient à rompre les chaînes qui auraient dû le tenir prisonnier dans la cité et s'évade à la fin du roman.

Ensuite, il y a le camp de transit. Tout en se situant dans un autre décor que la banlieue – loin des grandes villes, dans des endroits isolés –, le camp de transit se caractérise par les mêmes traits nuisibles à tout être humain – détresse, manque, déchéance, auxquels s'ajoutent l'humiliation et l'anéantissement quotidiens menés par les autorités. Bourg-Lastic, le premier « arrêt » involontaire de la famille Kerchouche depuis son arrivée en France, n'a rien d'un endroit habitable; bien au contraire, les harkis et leurs familles sont « logés » dans des baraques où il n'y a pas de lavabos, pas de douches, que « des touffes d'herbe et des cailloux. Des bandes de tissu tendues sur les deux planches en bois servent de lit » (PH, 47). Les habitants de « ce petit monde d'exclus » (PH, 136) ne ressentent bien évidemment aucun sentiment d'attachement à ce non-lieu. Certains se résignent à leur sort et continuent à y vivre pendant de longues années, jusqu'à la fin de leur vie; d'autres, plus déterminés, se révoltent et, malgré tous les abaissements complémentaires dont ils sont victimes, parviennent tôt ou tard à s'en sortir et à tenter de recommencer une nouvelle vie en toute liberté (qui s'avère tout à fait chimérique). Mais, partir ne signifie pas tout oublier; le passé ne s'efface pas, les dégâts psychiques du non-lieu continuent à persister; seuls les plus forts parviennent à résister à cette détérioration identitaire ; par contre, les plus faibles, capitulent et choisissent la mort « ne [voulant] pas de cette vie en France que [leurs] parents [leur] ont offerte et pour laquelle ils ont tout sacrifié. Le prix à payer était trop élevé: un pays, une identité, des racines. Sans cela, [il]n'[a] pas pu [se] construire un avenir » (PH, 233).

Les non-lieux que les écrivains de la deuxième génération intègrent dans leurs récits – la banlieue et le camp de transit – participent donc d'un même fondement – l'enfermement (plus ou moins manifeste) – que les protagonistes gèrent différemment : fatalisme vs. sortie, identification vs. démarcation, attachement vs. rupture.

Langue(s) oralisée(s) vs. langue « dérobée »

Si le corpus issu de l'immigration maghrébine ne séduit ni sur le plan des techniques narratives ou des expérimentations littéraires, ni même sur le plan des problématiques illustrées, il captive le public grâce à la langue d'écriture, plus précisément en raison du travail des auteurs sur la langue de la rue qu'ils apprivoisent et qu'ils délocalisent à l'écrit.

Il faut toutefois observer que ce travail sur la langue diffère d'une vague d'écrivains à une autre. Mehdi Charef n'utilise pas la même langue que Rachid Djaidani

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

ou que Magyd Cherfi. Cette disparité linguistique est due à la fois à l'évolution des procédés lexicaux prisés par les jeunes des cités à une certaine époque et à l'objectif de l'écriture (prise de parole vs. production littéraire « neutre » en état d'inscrire l'auteur dans la « littérature tout court »).

Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, la « langue grise »[1] littéraire ne fait que ses premiers pas ; on y retrouve des éléments argotiques, familiers, des mots empruntés à la langue arabe. Chez Djaidani, par contre, nous assistons à un véritable travail sur la langue de la rue dont le résultat est une langue « oralisée », (fortement) « déguisée » et « épicée »[2]. À côté de l'argot et des mots ayant subi l'aphérèse, on retrouve des mots verlanisés qui rendent les propos des protagonistes quasiment incompréhensibles pour un non-initié, pour celui qui n'appartient pas « au groupe » :

> – Scuse ouam. J'te l'épare depuis l'heure touta et tisgra tu ne mets dans l'enve. T'es sûr que ça va ieum dans ta chetron Yaz? Y a pas de blème sinon j'te laisse mirdor (B, 113)
>
> – Grézi! ouvre, c'est Yaz ... Zi va, vrirou la teport c'est Yaz que j'te dis, fais pas le baltringue. (B, 58)

Cette hybridité lexicale, propre d'ailleurs à la langue parlée dans la rue, est accompagnée par des jeux des mots qui participent également à la vraisemblance langagière recherchée par les auteurs issus de l'immigration maghrébine, synonyme de leur attachement définitif à un espace précis et à un groupe. Tous ces artifices stylistiques permettent à Djaidani de créer une langue « naturelle, rythmée »[3]. Lorsqu'on lit *Boumkœur*, on a alors l'impression de se trouver devant un « performeur » qui « "lâche" son texte, "claque" ses phrases devant un public »[4].

Avec le roman *Ma part de Gaulois*, on est devant une nouvelle étape de la langue d'écriture des auteurs intrangers. Sans avoir recours à trop de détours lexicaux comme Djaidani, Magyd Cherfi particularise son style grâce à une « mobilisation d'une langue plus soignée, plus étudiée, plus poétique pour donner la parole à un individu issu d'un espace déprécié, méprisé »[5]. Le narrateur, « grand amoureux des lettres » (MPG 33), emploie dans ses récits des événements une langue proche du canon où les expressions vulgaires, les mots verlanisés, les emprunts à l'arabe sont peu présents. Par contre, lorsqu'il est en compagnie de ses copains, Magyd emprunte leur façon de parler, c'est-à-dire une « langue plus relâchée, plus spontanée, où les échanges dynamiques gagnent en véridicité grâce aux joutes verbales et aux vannes que les protagonistes s'adressent

[1] Voir Ioana Putan, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*, *op.cit.*
[2] Voir Ioana Putan, *ibid.*
[3] Ioana Marcu, « La littérature issue de l'immigration maghrébine entre *contre-canon* et *canon* littéraire », *op. cit.*, p. 390.
[4] Ioana Marcu, *ibid.*, p. 392.
[5] Ioana Marcu, « La langue des "toxi-cités" dans le roman *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi », in *La Revue d'Études Françaises*, nº 23, 2019, p. 46.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

dans le but de se divertir »[1]. Les *grands de la cité* utilisent, quant à eux, une langue à caractère fortement argotique, où les « codes de la colère » (MPG, 16) sont omniprésents.

Si les écrivains issus de l'immigration maghrébine « économique » se servent de leur propre langue – la langue des cités – pour créer leurs œuvres littéraires, les auteurs descendants de harkis se servent d'une langue qu'ils ont dû, d'une certaine manière, « dérober ». Nés dans des camps de transit, ils ont parfois du mal à s'approprier dès le début la langue du pays d'accueil de leurs parents puisqu'on leur refuse souvent l'accès à un parcours scolaire ordinaire. S'ils arrivent à quitter ces prisons où leurs familles ont vécu pendant de longues années en isolation et qu'ils déménagent dans de petits villages, ils pratiquent une langue plus austère où l'argot et le verlan n'apparaissent (pratiquement) pas. Pour que cette langue soit vraiment la leur, ils y introduisent des mots venus d'ailleurs pour désigner des réalités personnelles ou familiales « intraduisibles » en français : « J'y pense aussi en lavant la vaisselle, penchée au-dessus de l'évier plein de mousse, les mains dans les assiettes collantes du gras des merguez » (PH, 29), « il n'y a plus rien à dire sur le passé. "*Li fat met*" me dit souvent mon père: le passé est mort. » (PH, 22)

Qu'ils soient « écrivains beurs », « de banlieue » ou « descendants de harkis », les auteurs issus de l'immigration maghrébine revisitent le canon en transformant une *langue parlée* en langue littéraire. Les caractéristiques de cette *langue orale* et les stratégies mises en place pour assurer sa délocalisation de la « rue » vers la littérature diffèrent d'une vague d'écrivains à une autre (argot ordinaire vs. déguisement de la langue sous la forme du verlan; travail élémentaire sur la langue vs. variations stylistiques ; langue naturelle vs. langue apprivoisée).

Conclusion

Si les immigrés de la première génération avaient vécu en silence, leurs enfants ne veulent plus se taire ; tout au contraire, ils veulent prendre la parole. Ils créent des associations, ils participent à des manifestations et ils pénètrent aussi dans le monde des lettres. Le corpus qu'ils créent peut sembler à la première vue assez homogène étant donné plusieurs ingrédients communs à tous ces écrivains: racines implantées dans les pays de l'Afrique du Nord, déracinement de leurs parents, vie dans des non-lieux, etc. Mais, lorsqu'on analyse plus en détail leurs parcours, on observe des particularités qui « contaminent » leur vie et leurs écrits. Ayant surgi sur la scène littéraire française à partir du début des années 1980, les auteurs beurs n'écrivent pas de la même manière que les écrivains « de banlieue » dont les œuvres romanesques sont publiées à partir de la fin des années 1990. On passe d'une langue d'écriture simple à une langue littéraire apprivoisée, travaillée, illustration de l'inventivité et l'originalité de la nouvelle vague d'écrivains. On passe également d'une « banlieue »-espace de déroulement de l'action

[1] Ioana Marcu, *ibid.*, p. 46.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

à une « banlieue-personnage », lieu « actif », « signifiant », « représentatif »[1] où les personnages étouffent sans pour autant réussir à se défaire (complètement) tant sa *contagion* est écrasante. Dans les romans publiés à partir de la fin des années 2000, la langue d'écriture est plus maîtrisée, plus créative, tandis que l'espace de déroulement peut être autre que la banlieue.

Si ces différences entre les trois vagues d'écrivains issus de l'immigration maghrébine « économique » émanent de l'évolution légitime de la littérature de la deuxième génération, on doit chercher l'origine des écarts par rapport au corpus des descendants de harkis à l'extérieur de la littérature. Le choix des harkis de lutter pour la France dans la Guerre d'Algérie marque à jamais la destinée de plusieurs générations. Ayant hérité le statut de « traître » de leurs pères, les enfants de harkis osent plus tard que les enfants des immigrés économiques de prendre la parole. Dans leurs œuvres littéraires, ils racontent leur propre expérience, l'espace qu'ils ont connu (d'une manière réelle ou à travers les souvenirs de leurs parents) – le camp de transit. Leur langue littéraire est plus conventionnelle et ne porte que rarement les empreintes de leurs origines étrangères.

Ces *proximités* et ces *ruptures* font la richesse de ce corpus hors norme qui attend toujours sa reconnaissance dans la « république mondiale des lettres ». Il serait intéressant de prolonger cette analyse sur d'autres éléments – le questionnement identitaire, le rapport aux origines et à la langue de la mère, le retour au bled, etc. – et sur d'autres corpus dont l'avènement est lié toujours au déplacement, à la traversée.

Bibliographie

Textes de référence

Charef, Mehdi. 1983. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Paris: Mercure de France.
Cherfi, Magyd. 2016. *Ma part de Gaulois*. Paris: Actes Sud.
Djaidani, Rachid. 2009. *Boumkœur*. Paris: Seuil
Kerchouche, Dalila. 2003. *Mon père, ce harki*. Paris: Seuil.

Ouvrages critiques

Abdallah, Mogniss H. 2013. « La Marche pour l'égalité et contre le racisme, un événement historique ou un coup médiatique? », in *Hommes & migrations*, nº 1304, pp. 162-166.
El-Khattabi, Séloua. 2012. *Exils, langues et générations: psychopathologie des inventions subjectives. Pour une clinique du lien social contemporain.* Thèse de doctorat, Université Rennes 2.
Guène, Faïza. 2014. *Un homme, ça ne pleure pas*. Paris : Fayard.
Hajjat, Abdellali. 2013. « Retour sur la Marche pour l'égalité et contre le racisme », in *Hommes & migrations*, nº 1304, pp. 151-155.
Harzoune, Mustapha. 2001. « Littérature: les chausse-trapes de l'intégration », in *Hommes & Migrations*, nº 1231, pp. 15-28.
Harzoune, Mustapha. 2014. « Faïza Guène, *Un homme, ça ne pleure pas* », compte-rendu, in *Hommes & migrations*, nº 1306, pp. 118-120.

[1] Fernando Lambert, « Espace et narration : théorie et pratique », in *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 112.

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)

Hovanessian, Martine. 2009. *Traversées de lieux exilés: recoudre les fragments*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris-Diderot-Paris VII.
Lambert, Fernando.1998. « Espace et narration : théorie et pratique », in *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, pp. 111-121.
Mansueto, Claudia. 2017. « Entre fiction cinématographique et engagement littéraire : la banlieue parisienne se raconte », in Anita Staroń, Sebastian Zacharow (dir.), *Être en minorité, être minorité*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 187-196.
Marcu, Ioana. 2020a (à paraître). « Les (faux) parcours et les (vrais) pluri-chocs dans le roman urbain "intranger" », in Christina Horvath et Louis Hervé Ngafomo (dir.), *Urbatextualité et identité(s) dans les littératures française et francophone des XX^e^-XXI^e^ siècles*. Montréal, éds. Hashtag.
Marcu, Ioana. 2020b (à paraître). « Des "non-lieux" aux "lieux de mémoire" dans la littérature issue des immigrations », in *Annales de l'Université de Craiova. Série Sciences philologiques – Langues et littératures romanes*, Année XXIII, nº 1.
Marcu, Ioana. 2019. La problématique de l'« entre(-)deux » dans les littératures des « intranger.e.s ». Paris: L'Harmattan.
Marcu, Ioana. 2019. « La langue des "toxi-cités" dans le roman Ma part de Gaulois de Magyd Cherfi », in La Revue d'Études Françaises, nº 23, pp. 45-50.
Marcu, Ioana. 2018. « La littérature issue de l'immigration maghrébine entre contre-canon et canon littéraire », in Valy Ceia (dir.), Quaestiones romanicae. Lucrările Colocviului Internaţional Comunicare şi cultură în Romania europeană (VI^e^ édition, les 16-17 juin 2017). Szeged: éd. Jatepress 2018, pp. 381-397.
Médard, Frédéric. 2017. « Harkis: entre mémoire et oubli », in *Inflexions*, vol. I, n° 34, pp. 129-141.
Putan, Ioana. 2014. La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères ». Thèse de doctorat, Université Paris 8.
Rouane, Houda. 2006. Pieds-blancs. Paris: éds. Philippe Rey.
Sayad, Abdelmalek. 1979. « Les enfants illégitimes », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, janvier, « Le pouvoir des mots », pp. 61-81.
Vion-Dury, Juliette (dir.). 2001. *L'écrivain auteur de sa ville*. Limoges: Presses Universitaires Limoges.
Xavier, Subha. 2010. « Mehdi Charef and the Politics of French Immigration », in *The French Review*, Vol. 84, nº 2 (décembre), pp. 328-340.

Sitographie

Gastaut, Yvan. 2004. « Les bidonvilles, lieux d'exclusion et de marginalité en France durant les trente glorieuses », in *Cahiers de la Méditerranée*, nº 69 [En ligne].
URL : https://journals.openedition.org/cdlm/829.
Larané, André. 2018. « Guerre d'Algérie. Le drame harki » [En ligne].
URL : https://www.herodote.net/Guerre_d_algerie-synthese-2151.php (consulté le 13 janvier 2020).
Harzoune, Mustapha. S.d. « La longue marche des Beurs pour l'égalité », compte-rendu [En ligne]. URL: https://www.histoire-immigration.fr/la-longue-marche-des-beurs-pour-l-egalite.
Mustapha Harzoune. 2011. « L'Ampleur du saccage », compte-rendu [En ligne].
URL: https://www.histoire-immigration.fr/l-ampleur-du-saccage (consulté le 13 janvier 2020).
Mustapha Harzoune. 2014. « À l'origine notre père obscur », compte-rendu [En ligne].
URL : https://www.histoire-immigration.fr/l-origine-notre-pere-obscur.
Horvath, Christina. 2007. *Le roman urbain contemporain en France*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle. [En ligne]. URL: https://books.openedition.org/psn/2038?lang=fr (consulté le 13 janvier 2020).
Obajtek-Kirkwood Anne-Marie. 2008. « Les écrivains beurs des années quatre-vingts et leur témoignage » [En ligne]. 2008 URL: http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/recherche/anne_obajtek.htm (consulté le 13 janvier 2020).
Priestley, Pascal. 2015. « La France, une suite de vagues migratoires », 10 septembre 2015 [En ligne].
URL: https://information.tv5monde.com/info/la-france-une-suite-de-vagues-migratoires-52917 (consulté le 13 janvier 2020).

BDD-A31448 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:54 UTC)